

Aperçus d'une "ethno-orchidologie"
Périple parmi des Hommes et des Orchidées : L'Amérique aztèque
des *Oncidium cebolleta* et *Stanhopea hernandezii*

Le jardin est le lieu de bien des sacrements, un théâtre — à la fois aussi commun qu'une chambre et aussi singulier qu'une église — dans lequel nous n'assistons pas seulement, mais dans lequel nous représentons de façon rituelle notre attachement au monde naturel. Malgré le pouvoir de la civilisation qui affaiblit nos relations à la nature, dans le jardin, les liens anciens sont préservés, et ne le sont plus seulement par l'entremise du Symbole. — Michael Pollan, *The Botany of Desire*

Depuis la fin du XVIII^e siècle, âge d'or de l'orchidophilie, l'Europe s'engoue pour la plus riche des familles d'angiospermes. Nombre d'espèces nous séduisent par l'élégance de leur fleurs, leur diversité et leur ingéniosité en matière de pollinisation. Très tôt qualifiée d'orchidomania, cette vogue pour l'Orchidée — qui est davantage qu'une simple vogue — a été fort bien explorée par Eric Hansen dans son recueil de voyage et d'entretiens : "*Orchid Fever*". De nombreuses rencontres avec des cas représentatifs d'orchidophiles contemporains souligne l'extrême tension qui habite de nombreux passionnés, cette folie parfois névrotique, du collectionneur effréné à l'illustre chasseur d'orchidées, inexplicable pour le *vulgum pecus*, inexplicquée par le passionné lui-même. Guy de Maupassant, mieux que quiconque, nous décrit la langueur mystérieuse de celui que le "virus" a touché — expression populaire sur les fora aujourd'hui, qui nous renvoie immanquablement à cette composante quelque peu pathologique de la passion orchidophile.

J'aime les fleurs, non point comme des fleurs, mais comme des êtres matériels et délicieux. [...] Mais j'entre le plus souvent chez les orchidées, mes endormeuses préférées. Leur chambre est basse, étouffante. L'air humide et chaud rend moite la peau, fait haleter la gorge et trembler les doigts. Elles viennent, ces filles étranges, de pays marécageux, brûlants et malsains. Elles sont attirantes comme des sirènes, mortelles comme des poisons, admirablement bizarres, énervantes, effrayantes.

— Guy de Maupassant, *Un cas de divorce*

Si le protagoniste de cette nouvelle écrite en 1886 est un misanthrope avéré, qui a substitué aux relations humaines une relation devenue malsaine car exclusive pour l'Orchidée, rares sont les orchidophiles qui tombent dans de tels excès. Et pourtant, l'orchidée, cette "fleur dont on se demande si elle n'est pas animale", quel est son secret qui éluciderait son pouvoir de fascination universel ? Cet article est une invitation, non à répondre à cette énigme de façon nette et affirmée, mais à explorer d'autres modes de rapport que l'Homme a su établir avec l'Orchidée par le passé. Une invitation, en évitant l'anachronisme, à sentir des résonances entre les comportements de l'orchido-phile contemporain et ceux de l'orchidophile aztèque : des modes de relation qui ne soient pas seulement esthétiques comme l'était l'orchidomania victorienne, mais également utilitaires, alimentaires — la vanille, qu'on ne présente plus —, pratiques, symboliques, spirituels. Car si la mode est à l'écologie, il est rarement question dans les médias d'aborder les fondements-même de notre rapport au monde, des modes de relation aux êtres avec qui nous partageons un espace d'existence commun — c'est-à-dire, le fondement-même de la notion d'*Oikos logos* : le discours sur l'Habitat. Puisse cette modeste, partielle et partielle "ethno-orchidologie" rappeler au moyen de deux cas singuliers la complexité, la richesse parfois surprenante de ce vaste système de relations qui s'établit de façon temporaire entre les êtres en devenir perpétuel.

I. La nourriture de l'oeil, du nez et de l'esprit : analogies symboliques traditionnelles

■ *Oncidium cebolleta* (Jacq.) Sw.

zan ye nauhcampay ontlapetlantoc, oncan onceliztoc in cozañuizxochitl, oncan nemi in Mexica in tepilhuan a oñuaya oñuaya — Là, où luit désormais quatre rayons qui s'échappent ; là, où boutonnent les jaunes fleurs parfumées ; là, vivent les Mexicains, les jeunes gens.

— Sahagun, *Codex Florentinus*

La culture préhispanique des Chibchas (ou Tchibchas), implantée sur un territoire qui s'étendait de la frontière panaméo-colombienne au nord du Honduras, nous a laissé des vestiges archéologiques suggérant l'intérêt très probable que portait cette culture à certaines espèces d'orchidées. Il a été ainsi découvert dans la vallée de El General au Costa-Rica une orfèvrerie fondée sur l'or, datant du huitième siècle après Jésus-Christ. Les interprétations orthodoxes de motifs récurrents proposent qu'il s'agisse de rapaces locaux, "*águilas*" ou "*zopilotes*", respectivement d'aigles ou de vautours ; mais l'explorateur costaricain Anastasio Alfaro (1865-1951) suggère une ressemblance avec le labelle d'*Oncidium cebolleta*, constatant que "les sépales et pétales sont pointillés de brun et sont si petits que deux d'entre eux se laissent juste entre-apercevoir derrière le labelle, ce qui donne à la fleur l'allure d'un aigle d'or, de seize millimètres, d'un jaune pur couronné de points rouge-marron." Dans son exploration historique de l'orchidologie américaine, Ossenbach cite Atwood et Mora de Retana (*Flora Costaricensis*, 1999) qui appuient l'observation d'Alfaro : "La forme générale des bijoux est cohérente avec celle de l'orchidée [cf. planche I], et l'utilisation de l'or est appropriée. De façon plus convaincante, quelques uns des artefacts sont grandeur nature, d'autres montrent ce qui pourrait être interprété comme, typiquement, le callus de l'orchidée animé tel le bec d'un oiseau." Il est sans rappeler combien l'aigle jouait un rôle essentiel dans les cosmologies de ces peuples, au point que les conquistadors constataient que le port de pendentifs d'aigles en or était aussi répandu que celui de la croix chez leurs compatriotes chrétiens.

Cette analogie entre l'orchidée et le rapace, qui se justifierait jusqu'aux dessins du callus [cf. planche I], nous rappelle ces propos tenus par Jacob Breyne dans *Exoticarum aliarumque minus cognitarum plantarum centuria prima* (1678) : "Si la nature a développé son grand pouvoir dans la formation des plantes, elle est à son comble avec les orchidées. Les formes infiniment variées de leurs fleurs méritent toute notre admiration. Elles prennent l'apparence de petits oiseaux, de lézards, d'insectes. Elles ressemblent à un homme, à une femme, parfois à un individu austère, un combattant sinistre ou comme un clown qui entraîne le rire. Elles représentent l'image d'une tortue paresseuse, un crapaud mélancolique ou un singe agile. La nature a formé les fleurs d'orchidées de telle sorte qu'elles méritent notre entière admiration. La nature cache les causes de cette merveilleuse diversité dans un voile impénétrable et sacré."

S'il est vrai que, depuis Breyne, le darwinisme et sa néo-synthèse permettent d'expliquer beaucoup des mimétismes "zoomorphes" de l'orchidée comme une stratégie reproductrice résultant d'une co-évolution plus ou moins synchrone et convergente de l'orchidée à l'égard des traits-clefs de certains groupes de son pollinisateur spécifique — cf. l'exemple classique du mimétisme visuel et olfactif de *Campsoscolia ciliata* ♀ chez *Ophrys specula* — ces théories ne peuvent étendre le cadre explicatif à des convergences arbitraires qui n'appartiennent plus à un système réel de co-évolutions. Si *Oncidium cebolleta* ressemble à un aigle, c'est bien fortuit, puisque l'aigle n'est pas le pollinisateur d'*Oncidium cebolleta*. Aussi, la théorie darwiniste relègue ces curiosités au rang de coïncidences, relevant pour ainsi dire d'un jeu du hasard, sans conséquences écologiques, puisque l'analogie n'existe sûrement que dans les yeux des Hommes. D'autres, plus poètes, comme Goethe, y verront une lassitude dans l'élan créatif de la Nature, entendue comme le Principe Créatif *par excellence* : "Elle [la Nature] a peu de ressorts, mais ils ne sont jamais usés, sont toujours agissants". D'autres, encore, se détournent d'une explication (ou d'une non-explication) rationnelle, pour embrasser ces convergences sur un plan analogique, *via* le symbole.

« *Can tí ya nemia ticuicanitl ma ya hualmoquetza xochihuehuetl quetzaltica huiconticac teocuitlaxochinenepaniuhiticac y ayamo aye ílamo aye huiy ohuaya, ohuaya etc.* » — Une pluie de fleurs tombe ici où se dresse le tambour qu'entrelacent des couronnes magnifiques, des fleurs tendres et dorées sont déposées autour de lui. Une fleur à la douce voix — voilà mon esprit — une fleur à la douce voix est mon tambour, et je chante les mots du livre fleuri. Au lieu de pleurs, moi, le chanteur, je contemple mes fleurs ; elles sont au creux de ma main ; elles enivrent mon esprit et mes chants.

C'est peut-être à une telle ouverture que nous convie cet "esprit des origines" qui touche de plus en plus les modernes, en butte à l'impasse que l'Occident naturaliste institua lorsqu'il posa une frontière arbitraire entre la nature (espace autonome caractérisé par son objectivité et son altérité fondamentales) et la culture, telles deux dimensions à jamais indépendantes et inconciliables, ainsi que le rappelle Philippe Descola dans "*Par Delà Nature et Culture*". L'analogisme est le mode de relation par excellence de cette cosmologie "primitiv", selon laquelle tous les êtres relèvent d'un même principe unique et ubiquiste qui s'éclate en une multiplicité d'apparences — apparences que s'échangent continuellement les êtres dans un vaste et fluide jeu de reflets, de perspectives. C'est ainsi que l'aigle se fait fleur ; et la fleur, aigle.

Écoutons Julien Costantin, botaniste français, qui écrivait dans *La Vie des Orchidées* (1917), au sujet d'*Oncidium papilio* :

« Certainement, si les anciens botanistes, et surtout les anciens observateurs de la nature, qui étaient si frappés par les merveilles du monde auxquels ils attribuaient un sens mystérieux, avaient eu l'occasion d'observer une pareille fleur, ils lui auraient attribué une signification religieuse analogue à celle que l'on attribuait autrefois [cf. cet article, II], dans l'antiquité grecque, à la fameuse Sandale du Monde : le cosmosandalon, fleur favorite de Cérès. C'était un *Ophrys ferrum-equinum*, dont les fleurs apparaissaient, tressées sous forme de couronne, ornant le front des éphèbes vêtus de blanc, qui, en longues théories, chantaient les louanges de cette puissante divinité, aux jours de fête qui lui étaient consacrés. Evidemment, les *Ophrys*, dont les fleurs singulières rappellent les Mouches, évoquent la théorie des simulacres exposée par Pline, qui vise à expliquer l'origine des êtres mixtes qui sont sur la terre ce que l'Hippocampe est dans la mer (cheval par la tête et poisson par le corps) :

*Insecte végétal, de qui la fleur ailée,
Semble quitter la tige et prendre sa volée.
— Castel Saint-Amans »*

■ *Stanhopea hernandezii* (Kunth) Schltr. & *Stanhopea tigrina* Bateson ex Lindl.

*iuñquin coacotl itzontecon ic cah, zam niman iuñ ixcoac iuñ tllacat
Elle est comme la tête d'un serpent, c'est ainsi qu'elle est par nature.
— Sahagun, *Codex Florentinus*, cité par Dibble & Anderson, 11:211*

Stanhopea hernandezii — décrit par Kunth en 1915, en hommage à Francisco Hernández, botaniste espagnol (1515-1587) — semble avoir été traditionnellement appelé *cōatzontecomaxōchitl* par les aztèques, selon une correspondance établie par Charles Dibble. Ce nom composé nahuatl signifiait : fleur (*xōchitl*) à tête de serpent (*cōatzontecomatl*, où se retrouve la racine "coatl" du nom bien connu de Quetzalcoatl, le dieu Serpent-à-Plumes). Originnaire du Mexique où elle se rencontre à des altitudes comprises entre 1500 et 2300 m, *Stanhopea hernandezii* est aujourd'hui encore désignée au Mexique en tant que : "*cabeza de culebra*" ie. "tête de couleuvre". *Stanhopea tigrina* Bateson ex Lindl. (1838) aurait été également connu et apprécié des aztèques qui lui réservaient le nom de *cōatzontecoxōchitl* (traduction équivalente à la précédente).

Le labelle des *Stanhopea* non-primitives se divise en trois parties, respectivement de l'insertion sur le réceptacle à l'apex de la fleur en : (1) hypochile (*hypo-* : sous & *-chile* : lèvre/labelle), (2) mésochile et (3) épichile. En suivant l'analogie, on fera correspondre (cf. planche 2) :

- au "sac" boursoufflé de l'hypochile (tapissé à l'intérieur par les glandes à osmophore), la gorge souple des reptiles,
- à "l'oeil" de l'hypochile, l'oeil de l'animal,
- aux longs "cros" du mésochile, les deux crochets du serpent,
- aux bordures de l'épichile, la langue bifide du serpent,

- à la capsule anthérique les narines ou les fossettes du serpent.

Dans un ouvrage collectif s'intéressant aux potentialités pharmacologiques d'orchidées mexicaines (2005), le botaniste Eric Hagsater cite Hernández qui rappelait que "les chefs aztèques accordaient la plus haute valeur aux floraisons d'orchidées, à cause de leur grande beauté, de leur allure étrange, et de leur délicieux parfum... Les fleurs rentrent dans la composition des couronnes, gerbes et bouquets dont l'usage est si fréquent parmi les amérindiens." Amérindiens qui sont, comme insiste Acosta dans un ouvrage de 2005 — *Historia natural y moral de los Indias* — "de grands amis des fleurs et là-bas, plus que partout ailleurs, dans le monde".

L'historien mexicain Francisco Clavijero (1731-1787), écrivait quant à lui : "*Cōatzontecomaxōchitl* — plante médicinale dont la fleur tachetée est très belle et recherchée. On la mêlait avec de la pâte pour faire une sorte de gâteau ou pain de luxe." Si ces citations indiquent un intérêt de l'aristocratie aztèque pour *Stan. hernandezii*, la valeur ornementale de la plante aurait été toutefois partagée par toute la société aztèque, si l'on en croit Francisco Ximénez qui écrivait dans un manuscrit de 1722 (première description, en outre, de l'épiphytisme) : "Toutes ces fleurs, quoique nombreuses et diverses, toutes ces fleurs s'accordent pour pousser sur de petits oignons, dont les racines adhèrent à l'écorce des chênes comme si elles étaient profondément enracinées en la terre, et il y pousse des feuilles quelque peu épaisses, mais toutes différentes les unes des autres. Et ces petits oignons arrachés des arbres sont transplantés par de nombreux amérindiens autour de leur maison. Ils les fixent sur un nouvel arbre et là, ces oignons racinent, se développent et donnent des fleurs. C'est ainsi que les amérindiens ont devant leurs maisons des arbres couverts de différentes fleurs qu'ils rapportent de la forêt."

Il est à noter que nos deux épiphytes — *Stan. tigrina* et *Stan. hernandezii* — possèdent des inflorescences pendantes, à l'instar de plusieurs *Stanhopea* ; et, s'il est permis de filer la métaphore ophidienne, soulignons que lors de la traversée du substrat, ces inflorescences ressemblent à des serpent à tête aiguë — les boutons floraux sont comprimés dans une "tête" pointue formée d'un empilement de bractées rigides — qui se faufilent, plus ou moins rectilignement, à travers les écorces pour émerger enfin sous la plante, et s'y épanouir.

Enfin, on ne peut terminer cette partie consacrée aux *Stanhopea* sans évoquer le parfum puissant qui fait — et faisait, notamment chez les aztèques, selon Hernández — également la renommée de ce genre. Les méthodes d'analyse chimique modernes ont révélé que ces parfums résultent d'un bouquet complexe et riche d'espèces chimiques (cf. Gerlach, 2010). Mais une molécule en particulier, l'acétate de benzyle, est récoltée par plusieurs abeilles-pollinisatrices de la tribu des Euglossini, qui les utiliseraient comme précurseurs de leurs propres phéromones (cf. Eltz, T. 2005 & encadré 2) Cette étude sur l'éthologie des *Euglossini* a élargi notre connaissance des stratégies florales impliquées dans l'attraction du pollinisateur : il ne s'agit plus ici de *nectar* que peut ingérer l'abeille, ni de *leurre*s phéromonaux (*Ophrys*), mais bien d'une mise à disposition de molécules volatiles, nécessaires à l'abeille, et qui, chose intéressante, ne correspond pas strictement au produit fini et utilisé par l'hyménoptère, mais à son *précurseur* — voilà un gain d'énergie certainement avantageux pour l'orchidée, dont la stratégie n'en perd pas moins en efficacité.

En outre, une curiosité de la biologie des *Stanhopea* tient à la rareté des hybridations naturelles. Or, cette hybridation est en pratique facile à mettre en oeuvre, et les rejets sont rares sinon inexistants. Par ailleurs, la morphologie du labelle n'est pas strictement ajustée aux mensurations d'une espèce d'abeille particulière ; il n'existe donc pas, *a priori*, de barrière mécanique efficace à l'hybridation intra-générique. Du moins le croyait-on avant que Dressler ne découvre le rôle joué par le parfum des *Stanhopea* : selon lui, la barrière aux hybridations serait avant tout *chimique*. Cette découverte a une portée insoupçonnée, car si la reproduction est chimico-spécifique, et se base sur des *précurseurs* de substances utilisées par les abeilles — rappelons que ces précurseurs sont propres à

une espèce d'abeille bien particulière, laquelle devra par la suite métaboliser la phéromone selon toute une cascade de réactions biochimiques propres — c'est une écologie complexe, tout un flux inouï d'interactions qui s'établissent entre deux formes du vivant : le *Stanhopea*, et l'abeille. Si ces interactions peuvent sembler singulières, elles se rapprochent en partie des relations existantes entre le *Stanhopea* et l'Homme, ce dernier étant également attiré par un parfum — et, certes d'autres critères esthétiques qui lui sont propres. Mais, dans l'effet, du moins, le *Stanhopea* a trouvé chez l'Homme une abeille à son pied, un pollinisateur idéal et dévoué — "Quelle ruse c'est, pour une plante ! de produire un composé chimique si mystérieux par ses effets sur la conscience humaine que la plante elle-même devient sacrée, justifiant toute l'adoration de l'humanité, c'est-à-dire : le soin, et la dissémination." [Pollan, 2002, au sujet de la Marijuana, nous extrapolons.]

[2] « La manière selon laquelle les abeilles collectent ces parfums est toujours très similaire. Le mâle s'approche de la source de l'odeur, l'osmophore ; normalement, il se pose sur le labelle et commence à collecter avec ses pattes antérieures les substances responsables de l'odeur. Dans la majorité des cas, ces substances sont liquides ; chez certaines espèces, sous forme cristalline. Si elles sont solides, le mâle les dissout d'abord avec des sécrétions de ses glandes labiales. Avec une pilosité dense sur les pattes antérieures, le mâle absorbe le liquide présent sur le labelle. Si cet organe est saturé en composés aromatiques, l'abeille quitte la fleur temporairement pour transférer les arômes avec l'aide de ses pattes médianes, vers des cavités qui s'enfoncent dans les pattes postérieures. A l'intérieur de ces cavités, les substances peuvent être préservées sur une longue durée. »
— Gerlach, 2003

II. La nourriture de l'âme : propriétés psychotropes d'Orchidaceae méso-américaines — "stupéfiantes orchidées"

Outre les assimilations culturelles dont *O. cebolleta* semble avoir été l'objet chez les chibchas, cette espèce d'Oncidium a fait l'objet d'une utilisation psychotrope dans d'autres cultures américaines pré-hispaniques. Croirez-vous qu'un *Oncidium* puisse servir épisodiquement de succédané du Peyotl (*Lophophora williamsii*, une espèce de Cactacées) ? Or, cette espèce est communément appelée par les Tarahumaras du Mexique : "*mescalito*", nom également employé pour désigner le vrai Peyotl, dont on extrait le fameux hallucinogène 'mescaline'. Signalons que la culture de *L. williamsii* est illégale en France... mais qu'on se rassure, celle d'*Oncidium* est parfaitement légale, quoique délicate : on ne peut pas tout avoir ! Décrit par von Jacquin en 1800, cet *Oncidium* appartenant à la section des *Cebolletae* se remarque à ses feuilles térétes (de section circulaire) et sulquées (traversées par un profond sillon), ses pseudobulbes tubulaires et très réduits. Epiphyte ou lithophyte, on le rencontre en Amérique tropicale à des altitudes comprises entre 150 et 1700 m, poussant en général sur les falaises abruptes du pays des Tarahumaras. Les Tarahumaras réduisent ses feuilles charnues en tranches, qu'ils écrasent dans de l'eau salée avant de les faire bouillir (Schultes, 2000). Selon une étude publiée en 1983, *O. cebolleta* contiendrait au moins deux phénanthrènes, une famille d'espèces chimiquement voisines du naphthalène. On ignore le mécanisme d'action exact de ces espèces au niveau neurologique.

Xochiatl in pozontimania in tlallaiçpac oquihuinti ye noyol ahua. a xochicuicoya ma ichtoa nichuana ayyahue teyhuinti xochitl ao ya noyehcoc ye nica poyoma xahuallan timaluhitihuitz ay yo. — Fumantes dans les fleurs du pré, les gouttes de rosée enivrent mon âme. Puissé-je cueillir les fleurs, puisse-je les voir, puisse-je cueillir les très enivrantes fleurs ; voilà les fleurs épanouies, de tant de couleurs, si variées dans leurs tons — pour notre plaisir.

L'usage d'*O. cebolleta* ne serait en fait pas restreint à la culture des Tarahumaras, il s'étendrait à toute la région méso-américaine, de la Floride jusqu'au Sud du Costa-Rica, chez les indiens Bribri qui la désignent sous le nom de *sulër kili* c'est-à-dire, "symbole de lance". Les Bribri lui attribuent des propriétés stomacales et cordiales. Comme l'annonçait Costantin cité plus haut, il n'est pas

improbable que les Chibchas aient sacralisé une telle plante, en plus de l'intérêt esthétique et symbolique qu'elle pouvait présenter. Une illustration d'une telle sacralisation nous est donnée par l'ethnobotaniste et orchidophile R. E. Schultes dans "*Les Plantes des Dieux*". Schultes note le premier une concordance de forme entre les pectoraux en or, bijoux très fréquents des cultures amérindiennes (comme l'est le pendentif-aigle) et les champignons hallucinogènes : ces pectoraux présentent des éléments anthropomorphes évidents, le visage est en général un invariant, mais d'autres éléments viennent souvent s'y greffer tels des membres antérieurs allongés. Schultes y voit des ailes, renvoyant aux vols magiques caractéristiques des hallucinations ; quant au visage, il est indissociable des cosmologies fortement anthropomorphiques de ces peuples et signeraient la déification de l'enthéogène.

Concluons par ce chant nahuatl, le chant du roi Nezahualcoyotl, qui s'accorde admirablement au destin des fleurs de *Stanhopea*. Les fleurs-serpents exhibent les formes et les couleurs les plus fières et exhalent les parfums les plus forts ; aussi forts que la fleur s'épuise tôt ; car son souffle parfumé est en effet très éphémère : une, deux... parfois trois journées. Un clignement de cil, pour une plante qui longtemps parfait un bouton ; au travers duquel, souvent, la lueur matinale révèle une rosée parfumée qui perle sur le labelle.

Les apparats fugaces du monde sont comme les verts saulés, qui, aspirant à la permanence, s'en vont consummés par le feu, tombent devant la hache, se retournent sous le vent, marqués et attristés par l'âge.

La noblesse de la vie est telle une fleur, par sa couleur et son destin ; la beauté des fleurs dure aussi longtemps que leurs boutons chastes cueillent les perles précieuses de l'aurore, et les préservent ainsi, les mêlant à la rosée liquide ; mais rarement la Cause Universelle a-t-elle dirigé sur elles les pleins rayons du Soleil, quand leur beauté et leur gloire déclinent, et les couleurs brillantes et gaies qui faisaient leur gloire, flétrissent et s'affadissent.

Les royaumes délicieux des fleurs comptent leurs dynasties par périodes courtes ; celles qui s'épanouissent en beauté et force, fièrement le matin, celles-là pleurent la triste destruction de leur trône au soir, et pour l'incident qui conduisit à leur perte, à la pauvreté, à la mort et à la poussière. Sur terre, toute chose a sa fin, et au sein de la plus heureuse des vies, l'inspir chancelle, elles tombent, et s'abîment en terre.

■ BIBLIOGRAPHIE

Les citations encadrées sont d'anciennes poésies en nahuatl, extraites d'un recueil constitué par **Daniel Garrison Brinton**, *Ancient Nahuatl Poetry*.

Costantin J. 1917. *La Vie des Orchidées*. Ed. Flammarion

Eltz T. Sager A. & al. 2005. *Juggling with volatiles : fragrance exposure by displaying male orchid bees*. *Journal of Comparative Physiology*. 191:575-581

Gerlach G. 2003. *La subtribu Stanhopeinae : sus notables mecanismos de polinizacion*. *Lankesteriana*. 7:104-106.

Gerlach G. 2010. *El aroma floral de las Stanhopeas de Mexico*. *Lankesteriana*. 9(3)431-442.

Hágsater E. & al. 2005. *Las Orquídeas de México*. *Revista de productos farmacéuticos*. Mexico.

Hansen E. 2000. *Orchid Fever. A Horticultural tale of Love, Lust & Lunacy.* Ed. Vintage

Ossenbach C. 2009. *Orchids and Orchidology in Central America : 500 years of history.* Lankesteriana 9(1-2):1-268

Pollan M. 2002. *The Botany of Desire.* Ed. Random House

Schultes R. E. & Hofman A. 2000. *Les plantes des dieux.* Ed. du Lézard

Stermitz F. R. et all. 1983. *New and old phenanthrene derivatives from *Oncidium cebolleta*, a peyote-replacement plant.* Colorado Univ. Journal of natural products, vol. 46, n°3, pp. 417-423.

■ ADDENDUM, 28/10/2013

Voici ci-dessous listés quelques citations ayant rapport aux premières descriptions de *Stanhopea hernandezii* par les botanistes colons, ainsi que de courtes mentions de leurs utilisations ethnobotaniques traditionnelles.

▪ **Hernández, botaniste espagnol mandaté par le roi d'Espagne Philippe II, *Novae Hispaniae Thesaurus*, Livre III, Chap. 132, p. 241 (1628)**

De Coatzontecoxochitl

Radicibus firmatur fibratis, oblongis, ac praecoci ficui adhuc virescenti valde similibus, virentibus, striatis, et contortis : ex quibus eduntur folia Iridis, sed longiora et latiora : flores capitibus serpentum similes, unde nomen, rubeoque colore, punctis tamen interstincto, candido et pallescente promiscue micantes, et caules tenues, virentes, breves, laevesque.

Calidis provenit, et interdum etiam temperatis regionibus juxta rupes, aut arborum truncis adhaerens, licet jam ad hortos cultaque loca descenderit, viridariaque exornet, in quibus excolitur deliciarum ac florum gratia.

Est enim flos forma spectabilis, Liliacei odoris, et quem vix quisquam possit verbis exprimere aut penicillo pro dignitate imitari ; a principibusque Indorum ob elegantiam et miraculum valde expetitus, et in magno habitus pretio.

Blanditiis et cultura non eget, sed ex unica radice foecundissimus fit proventus. Ex hisce floribus, eque aliis praecedentium quarundam herbarum congenerum huic, et rubro Maizio parabantur principum Indorum placenta, quas edebant contemperando ventriculi calori, sive is accidisset a solis aestu, sub cujus radiis contraxissent moras, sive ab alia quavis interna causa externave. Frigida siquidem humentique constat temperie.

Traduction provisoire

A propos de la coatzontecoxochitl

[Cette plante est] tenue par des racines fibreuses, oblongues, vertes, ressemblant fortement à des figues précoces qui verdissent, striées et tournées. De ces racines sortent des feuilles d'iris, mais plus longues et plus larges : les fleurs sont semblables à la tête d'un serpent, d'où son nom. Elles sont de couleur rouge, mais cette couleur est interrompue de points blancs et pâles contigus, éclatants, et la tige est fine, verte, courte, parfaitement lisse.

[Cette plante] vient de régions chaudes, et occasionnellement se rencontre sur des escarpements de régions tempérées. Elle adhère aux troncs des arbres et il est permis de la descendre cependant jusqu'aux jardins et aux lieux de culte, ou aux arboreta, où elle sert de décoration. Dans ces lieux elle est cultivée/honorée pour le plaisir qu'offrent ses fleurs.

Ces fleurs, en effet, sont spectaculaires, elles ont l'odeur des lys, et personne ne pourrait exprimer sans une grande difficulté [leur beauté] par mots ou même dignement la reproduire par le pinceau. Et les indiens la tiennent comme la première des fleurs, comme excessivement élégante et miraculeuse, par habitude, ils la chérissent en fait beaucoup.

Cette plante n'a pas besoin de soins ni de culture [attentive], en effet, à partir de chaque racine elle produit avec la plus grande fécondité. Les indiens aiment à préparer le maïs rouge en association avec ces fleurs-là, ainsi qu'avec quelques autres excellentes herbes du même genre, ce qu'ils mangent par la suite à fin de modérer la chaleur stomacale, que cette chaleur résulte d'une exposition à l'ardeur du soleil, après avoir passé trop de temps sous ses rais, ou de quelque autre cause interne ou externe. Il s'en suit que le froid qu'elle requiert doit être humide et tempéré.

▪ **Hernández, 1790, Chap. 121, mais l'attribution à un *Stanhopea* est douteuse**

De Coatzontecoxochitl, seu flores capitis colubri

Coatzontecoxochitl quam alii Coatzontecomatl seu caput colubri vocant herba parva est radici obrotundae insistens fibrataeque ex qua fundit caules multos tenues ac breves et in eis folia parva cordis figura virore diluto tincta ac flores modicos et candentes. Radix lacte manat quae unciae unius devorata pondere appetentiam excitat. Calida temperie constat locisque

A propos de la *coatzontecoxochitl* aux fleurs à têtes de couleuvre

Coatzontecoxochitl qu'ils appellent *coatzontecomatl* à cause de sa tête de couleuvre est une petite herbe qui s'attache par des racines [NT. Hernandez évoque, par ailleurs, les pseudobulbes sous le nom de "racine"] quasi-sphériques et fibreuses desquelles émergent des tiges nombreuses, fines et courtes, portant peu de feuilles qui ont une forme cordée et une couleur vert pâle. Les fleurs sont sans importance et d'une blancheur éclatante. La racine produit un lait dont tu pèseras une petite quantité à avaler pour exciter l'appétit. De toute évidence, il lui faut des températures élevées puisqu'elle provient de régions chaudes.

▪ **Diguet, 1910**

"La mouture du *nixtamal*¹ doit se préparer journellement, car la pâte de maïs ou *masa* s'altère rapidement. Cette *masa* sert principalement à la confection du *tlaxcalli* ou *tortilla* qui aujourd'hui encore tient lieu de pain pour la grande majorité du peuple mexicain.

[...] Aux temps précolombiens, on ajoutait souvent au *tlaxalli* une série d'ingrédients afin d'en varier le goût ; c'est ainsi que, suivant Sahagun, à la tortilla des seigneurs et des gens riches, qui se préparait avec du maïs rouge ou *xiuhtoctlaulli*, on incorporait, afin d'exciter l'appétit, la fleur de l'orchidée connue sous le nom de *coatzontecoxochitl* (*Stanhopea tigrina* Batem.)."

▪ **Gerste, 1909**

1 Le *nixtamal* est un broyat de grains de maïs dégagés de leur tégument après macération dans une solution alcaline souvent à base de chaux.

(p. 64) "Il en était une autre de beauté inestimable, dit Hernandez, et très appréciée des grands, le *coatzontecoxochitl* (fleur tachetée en tête de serpent). Nul n'était admis sans bouquet en la présence du roi."

"Il en était une autre de beauté inestimable, dit Hernandez, et très appréciée des grands, le *coatzontecoxochitl* (fleur tachetée en tête de serpent). Nul n'était admis sans bouquet en la présence du roi."

(p. 124) "*Xochitl*: sous ce terme venaient se ranger les plantes d'ornementation. Parmi les *Anguloa* [de la famille] des orchidées, nous avons par exemple : le *coatzontecoxochitl* (fleur à la tête de vipère), plante médicinale dont la superbe fleur tachetée était en grand renom chez les Aztèques ; dans d'autres genres, le *cozticcoatzontecoxochitl* (*Cattleya citrina* [de la famille] des orchidées), qui s'interprète : "fleur jaune ressemblant à une tête de vipère" ; *nopalxochicuezáltic* (*Epiphyllum speciosum* [de la famille] des cactées ; littéralement, fleur de *nopal* qui a l'apparence d'une flamme), etc."

▪ Bibliographie

Clavigero, Francisco Saverio. 1787. *Storia antica del Messico*. Vol. I. p. 18. Pl. I [URL](#)

Diguet, Léon. 1910. *Le Maïs et le Maguey, chez les anciennes populations du Mexique*. In: Journal de la Société des Américanistes. Tome 7-1-2. pp. 5-35. [URL](#)

Gerste, S. J. 1909. *Notes sur la médecine et la botanique des Anciens Mexicains*. Imprimerie Polyglotte Vaticane. [URL](#)

Hernández, F. 1628. *Novae Hispaniae Thesaurus*. Rome. [URL](#)

Hernández, F. (Casimiro Gómez Ortega). 1790. *Francisci Hernandi, medici atque historici Philippi II, Hispan et Indiar. Regis, et totius novi orbis archiatri, opera : cum edita, tum inedita, ad autographi fidem et integritatem expressa, impensa et jussu regio* Vol. I, Libro IV, p. 406